



On aime les
cultures pop'!

Une œuvre en partage

Dossier de présentation

En partenariat avec le Fonds d'art contemporain – Paris Collections, la médiathèque souhaite mettre en lumière les cultures populaires dans la création contemporaine.

Souvent perçu comme un milieu savant et élitiste, l'art contemporain peut sembler à l'opposé des cultures populaires, un terme très large qui recouvre autant le street-art, la variété française ou les séries télévisées. Toutefois aujourd'hui, de nouvelles générations d'artistes naviguent avec fierté entre plusieurs milieux socio-culturels et créent des œuvres où les registres de références se mélangent dans le but de renverser ces formes de hiérarchisation culturelles.

L'exposition « On aime les cultures pop' ! » rassemble 5 œuvres du Fonds d'art contemporain ; céramique, œuvres textiles et installations qui mettent en valeur des figures ou des pratiques populaires. Arts forains, films d'horreur ou encore Mylène Farmer, toutes les cultures sont mises à l'honneur à la médiathèque de la Canopée !

Mathis Collins

Issu d'une famille d'artistes, Mathis Collins naît en 1986 à Paris et grandit dans le quartier populaire du Faubourg Saint-Antoine. Ce quartier du 11^e arrondissement est notamment célèbre pour l'activité **du travail du bois et la fabrication de mobiliers**. De nombreux ateliers d'ébénistes, artisans d'art et boutiques autour des meubles sont installés depuis le 18^e siècle dans ce Faubourg.

Malheureusement, ces activités sont en déclin à la fin du XX^e siècle alors que Mathis Collins réside dans le quartier. Par la suite, ses études supérieures dans des écoles d'art à Cergy, Metz, Montréal et Bruxelles continuent de nourrir ses interrogations sur le statut de l'artiste et son intérêt **pour les savoir-faire populaires**, souvent opposés aux « Beaux-Arts ».

Mathis Collins revisite en particulier l'univers **du théâtre de rue et des arts forains** pour rendre hommage à ces formes artistiques aux histoires très riches. Les arts de rue comme les marionnettes ou le mime se sont développés au XVII^e siècle pour caricaturer les instances de pouvoir à une époque où seuls les comédiens de la Comédie Française avaient le droit de se produire sur scène. Les fêtes foraines apparaissent plus tard au XIX^e siècle. De nombreuses populations rurales s'installent en ville avec la révolution industrielle et cherchent à se divertir. La fête foraine est une échappatoire au quotidien, un univers de liberté et rêverie, voire d'excès.

Pour *Bicornes (stand de tir)*, l'artiste a créé un véritable dispositif de rotation mécanique pour faire tourner les cocardes. L'artiste reprend avec dérision le symbole citoyen issu de la Révolution française du bicornes avec cocarde et le principe du « jeu de massacre », un jeu de lancer et d'adresse.



Bicornes (stand de tir), 2020, panneaux de bois teint et moteur, 200 x 360 x 6 cm, collection du CAPC Bordeaux,
© Mathis Collins

L'œuvre *Guéridon de l'étincelle* a été réalisée dans le cadre d'un projet collaboratif avec 10 élèves en ferronnerie du lycée professionnel du Mont-Châtelet à Varzy mené par le Parc Saint-Léger - Centre d'art contemporain de Pougues-les-Eaux. Mathis Collins est un habitué des pratiques collaboratives et se définit lui-même comme « **artiste pédagogue** », inspiré de l'éducation populaire. Travailler à plusieurs permet de créer des espaces de transmission et de partage et de continuer à remettre en question la figure de l'artiste génie solitaire. Lors de la vente de *Guéridon de l'étincelle*, l'artiste a reversé la moitié des bénéfices aux lycéens.



Guéridon de l'étincelle, 2019, 70 x 70 x 70 cm, © Mathis Collins, crédit photo : Julien Vidal

L'œuvre reprend deux symboles : **le guéridon**, célèbre table de café parisienne, et **la figure du clown**. La forme du mobilier est reconnaissable mais les ferronniers en ont détourné certaines parties comme les pieds. La référence aux terrasses parisiennes peut évoquer les quartiers de Montparnasse ou Montmartre où écrivains et artistes se réunissaient et partageaient leurs idées.

Les 11 clowns sur la table représentent l'artiste et les apprentis ferronniers. Mathis Collins se dessine souvent en clown dans ses œuvres, avec humour et autodérision. Figure populaire et humoristique, le clown, comme le masque ou les marionnettes, permet de se moquer des autres ou de soi-même en toute liberté. Les élèves ont chacun dressé leurs autoportraits caricaturés ainsi que celui de l'artiste, qui préside la tablée :

« Pas de quête de Graal dans ce projet, mais la quête d'une œuvre collective, d'une table forgée pour nous unir et sur laquelle nous dessinerons les fabrications de l'avenir. Et cette table ne peut pas être fabriquée par un seul artisan, car c'est dans l'altérité que se trouve l'égalité et c'est pour cela que je fais appel aux ferronniers de Varzy. Je souhaite que cette table porte en ornement des symboles et des figures propres à l'identité de chacun, dans la tentative de concilier le propre et le pluriel. Et pour ancrer l'esprit de ce projet dans un contexte et une véritable problématique contemporaine, je me suis attaché à étudier et interroger l'histoire d'un des meubles le plus populaire de notre époque : le guéridon de café et la nécessité de ré-enrichir son catalogue de formes. »

Mathis Collins, à propos de cette œuvre¹

Pour aller plus loin :

Interview de Mathis Collins par le Fonds d'art contemporain :

<https://www.youtube.com/watch?v=RAxJDC6yW3Y>

Dossier pédagogique du Fonds d'art contemporain :

https://fondsartcontemporain.paris.fr/ressources/dossier-pedagogique-gueridon-de-l-etincelle-de-mathis-collins_2917

La documentation du centre d'art contemporain breton La Criée : <https://www.la-criee.org/fr/ressources/ressources-pedagogiques/mathis-collins-mime-ressources-pedagogiques/>

¹ Descriptif du projet sur le site du Parc Saint-Léger : <http://www.parcsaintleger.fr/portfolio/mathis/>

Caroline Achaintre

Née en France en 1969, Caroline Achaintre passe son enfance en Allemagne où elle débute sa vie professionnelle par une expérience en ferronnerie. Puis, elle décide de changer de voie pour un cursus artistique et étudie à l'atelier textile de la Goldsmiths University à Londres.

Intéressée par l'artisanat, Caroline Achaintre fabrique dès 2002 des tapisseries grâce à la technique du « tufting », technique de tissage avec un pistolet électrique. En 2009, elle apprend la céramique en autodidacte qu'elle utilise depuis régulièrement dans ses œuvres. Plus récemment, elle s'est aussi initiée à la vannerie.



Bernadette, 2016, 300 x 245 x 5 cm, laine tuftée à la main, CNAP, © Caroline Achaintre

Les formes créées par Caroline Achaintre sont **toujours ambiguës, mi-abstraites mi-figuratives**. Souvent organiques, anthropomorphes ou zoomorphes, elles pourraient représenter **des créatures hybrides et fantastiques**. Les œuvres de Caroline Achaintre provoquent souvent un sentiment d'« inquiétante étrangeté », une notion développée par Freud pour qualifier un objet familier qui, dans certaines circonstances, deviendrait effrayant comme les poupées ou automates.

Puff E fait partie d'un corpus d'œuvres en céramique se fixant au mur, semblables à **des masques ou à des trophées de chasse**.



A gauche : *Puff E*, 2020, porcelaine émaillée, 38 x 30 x 9 cm, crédit photo : Hélène Mauri / A droite : Vue d'exposition au Kunstmuseum Ravensburg, 2021, Courtesy the Artist and Art : Concept, Paris, crédit photo : Wynrich Zlomke

Bien que la forme soit difficile à identifier, le cerveau humain cherche immédiatement à trouver un sens. C'est ce qu'on appelle la « **paréidolie** », comme par exemple voir une forme animale dans un nuage ou une tache de café. L'artiste personifie ses œuvres en leur donnant des noms fictifs. « Puff E » peut évoquer un surnom avec une initiale, inspiré du mot anglais « puffy » signifiant boursoufflé/gonflé.

Caroline Achaintre travaille la surface de ses céramiques pour donner l'illusion d'une texture autre que celle de l'émail, comme le cuir, les écailles ou de la laine. Dans *Puff E*, cette ambiguïté est renforcée par le monochrome bleu terne de sa couleur et son aspect mat, singulier pour l'émail qui est habituellement brillant.

Les « masques » de Caroline Achaintre concentrent **un réseau de références** incluant les masques de carnaval, l'ethnologie et les objets rituels animistes ou les visages maquillés de certaines icônes de la musique pop des années 70-80 comme Alice Cooper ou Rob Zombie.

Le masque est aussi une manière de questionner l'altérité : que voyons-nous dans cette forme ? Pourquoi cherchons-nous un visage humain dans cette forme abstraite ? Les deux trous laissés par l'artiste sont comme des yeux à travers lesquels regarder tandis que le pli, en bas de l'œuvre, une bouche ou un bec. Ces éléments captent l'attention et viennent animer la sculpture qui semble tout à coup en mesure de rendre aux spectateurs leurs regards.

Pour aller plus loin :

Le site de la galerie de l'artiste Art Concept : <https://www.galerieartconcept.com/fr/caroline-achaintre-2/>

Un dossier pédagogique rédigé par le Fonds d'art contemporain :

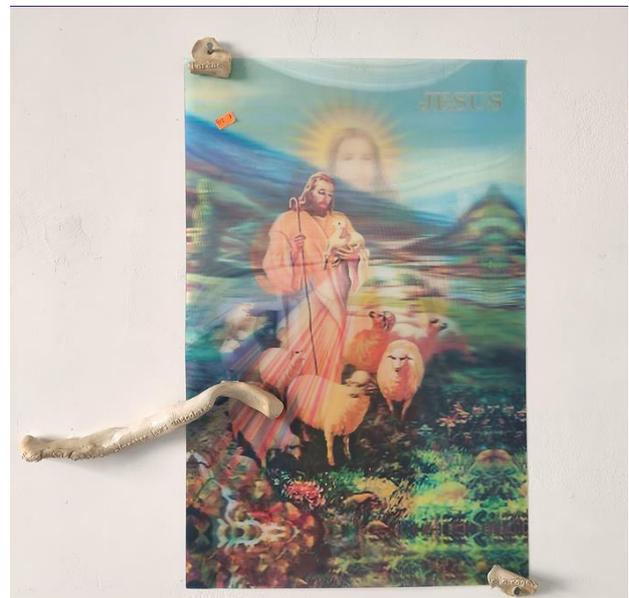
https://fondsartcontemporain.paris.fr/storage/document/88/18688_65e716c95d52f.pdf

Vidéo avec l'artiste dans son atelier (en anglais) : <https://www.youtube.com/watch?v=bbaLjAM8Lw>

Léa Laforest

Originaire du Jura, Léa Laforest est diplômée de l'école des Beaux-Arts de Besançon en 2018. Issu d'un milieu populaire et ouvrier, son travail questionne **les rapports de domination de classe et géographique**, entre les villes et les campagnes. Aujourd'hui, elle partage sa vie entre Saint-Denis, où elle a un atelier au 6b, et Chalon-sur-Saône. Elle a cofondé le festival « Freed from Desire » en 2020 avec ses amies artistes Mégane Brauer et Anne-Claire Jullien pour créer un espace artistique et politique en zone rurale dans son village natal.

Au départ formée au design graphique, Léa Laforest travaille souvent la forme d'installations mélangeant textes, photographies et objets du quotidien.



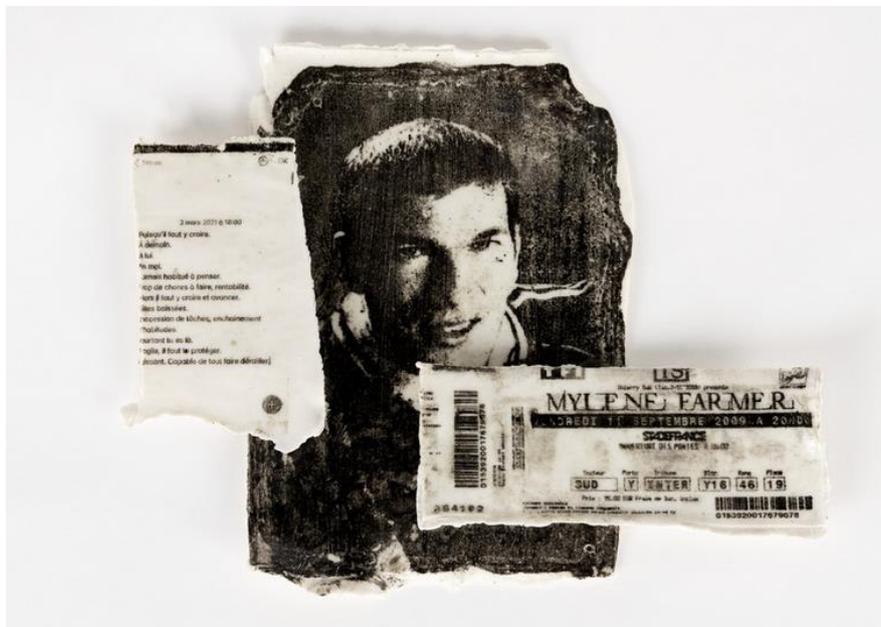
Vivre pour le meilleur, 2021, cafetière en cycle continu, puzzle, pompe, bouteilles d'eau, colorant, crédit photo : Jean-Luc Cougy et *L'arène*, 2021, image holographique et céramique émaillé

Puisqu'il faut y croire, petite œuvre sur plaque de porcelaine, a été inspiré par des personnes de l'entourage de l'artiste : Catherine, fan de Mylène Farmer, et Micka, fan de football et de l'OM. L'artiste, consciente d'avoir accès à une audience grâce à ses études supérieures en art, veut donner la parole aux personnes de son enfance :

« Mon travail est alimenté par la vie en milieu rural, ses habitant-e-s et ses paysages. Apparente incompatibilité entre la France dans laquelle je suis née et celle que je côtoie aujourd'hui. Balancement perpétuel entre deux mondes à part entière, je cherche à les faire dialoguer à travers des pièces qui les rassemblent, parfois les opposent mais sans jamais les faire taire². »

² Portfolio de l'artiste

L'œuvre en trois parties comprend une photographie du footballeur Zinedine Zidane, la reproduction d'un ticket de concert au Stade de France de Mylène Farmer en 2009 et un texte prenant la forme d'une note écrite avec un téléphone portable daté du 3 mars 2021. Les images ont été transférées sur les plaques de porcelaine avant la première cuisson.



Puisqu'il faut y croire, 2021, 25 x 20 x 4 cm, porcelaine émaillée, silicone transparent, acquisition 2024

L'œuvre questionne en particulier l'adulation de personnalités publiques populaires parfois considérées comme des idoles, dans une époque de recul des pratiques religieuses. La construction même de l'œuvre en trois parties peut évoquer la forme du retable, un meuble en trois parties disposés dans les autels des églises catholiques.

La première phrase du texte donne son nom au titre de l'œuvre « Puisqu'il faut y croire » et renvoie aussi à la question des croyances personnelles et collectives. Le format de la note de téléphone renvoie à une pratique d'écriture intimiste et spontanée, une sorte de journal intime moderne. Léa Laforest aime ces petites traces du quotidien et a déjà repris des listes de courses ou des graffitis dans d'autres de ses œuvres.

En quoi croire lorsque le quotidien est difficile ? L'artiste décrit des personnes opprimées par un rythme de vie et un travail écrasant :

« Jamais habitué à penser.
Trop de choses à faire, rentabilité.
Alors il faut y croire et avancer.
Têtes baissées. »

Mylène Farmer a elle-même écrit une chanson à la thématique très proche « On a besoin d'y croire » dont le refrain est : « Malgré le vide / On a besoin d'y croire / Tout seul là / On a quoi ? / Qu'un pauvre miroir / Son reflet / Et puis quoi / Mais sans l'autre / On est quoi ? / Moi, j'ai besoin d'y croire. »

Le soutien à une équipe de foot ou la musique d'une star de la pop est un passe-temps peu valorisé socialement. Le « fan » est souvent moqué pour son manque de tempérance (trop investi, trop passionné) et de maturité. Pourtant, avoir une idole peut-être une échappatoire, une bulle d'air

réconfortante d'espoir, surtout que ces passions se partagent **collectivement** lors de matchs ou de concerts dans un sentiment de communion. Léa Laforest amène ses références dans le champ de l'art contemporain, où il est plus habituel de citer des écrivains ou chercheurs universitaires. À l'opposé d'une démarche condescendante, elle rend hommage à ces pratiques de dévotion envers une personnalité.

Pour aller plus loin :

Un interview de l'artiste produit par le Fonds d'art contemporain :

https://fondsartcontemporain.paris.fr/ressources/la-conversation-des-artistes-1-de-lea-laforest_23556

Suzanne Husky

Née en 1975 à Bazas (Nouvelle-Aquitaine), Suzanne Husky est diplômée des Beaux-Arts de Bordeaux et vit aujourd'hui entre le Sud-Ouest de la France et la Californie. Attentive à toutes les formes de vivant, animales et végétales, elle a complété sa formation d'artiste avec **des études de paysagisme et horticulture** aux Etats-Unis.

Son travail est composé de dessins à l'aquarelle, vidéos, tapisseries et céramiques. Proche des milieux scientifiques et militants, Suzanne Husky a notamment fait des recherches autour du castor, une espèce en danger fondamentale pour la régulation des cours d'eau et zones humides. Ses dessins, à la frontière de l'art et de la science, ont été publiés dans un livre co-écrit avec le philosophe Baptiste Morizot en 2024.



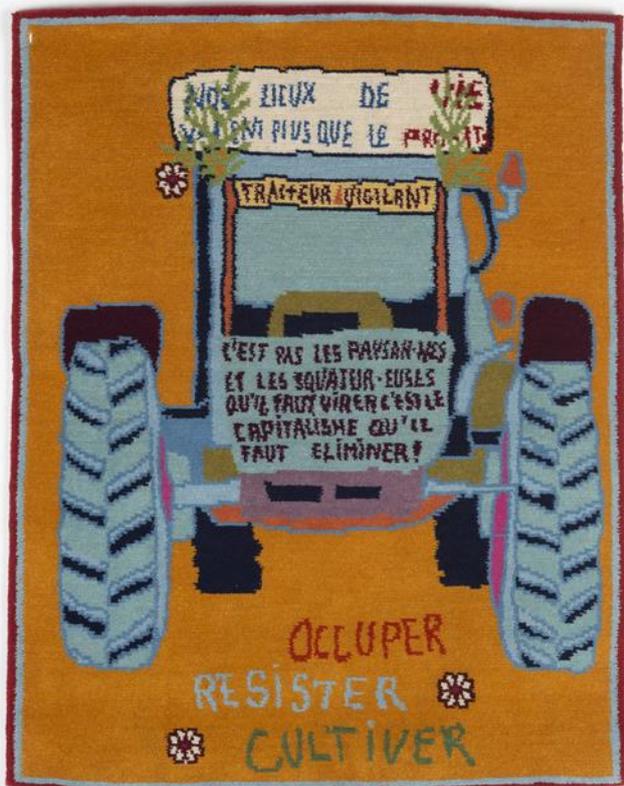
Vue de l'exposition « Les leçons du peuple des marécages » au CAP Saint-Fons, 2022, Crédit photo : Fanny Van Decandelaere

L'œuvre du Fonds d'art contemporain, *Occuper, Résister, Cultiver*, acquise en 2022 fait partie d'un large projet mené avec l'artiste Stéphanie Sagot, **le Nouveau Ministère de l'Agriculture**, parodie ironique du Ministère de l'Agriculture français. En 2016, les deux femmes se proclament ministres d'une fausse institution pour « une agriculture de l'amour ». Dans des œuvres engagées, elles invitent les spectateur.ices à réfléchir aux politiques agricoles en opposition à l'agrobusiness :

« Le Nouveau Ministère de l'Agriculture, dans un élan de transformation profonde, cesse de surenchérir sur la réalité de la Politique Agricole Commune afin de panser le monde d'avant et de constituer le monde d'après.

Il remplace ses mots d'ordre Contrôler, Innover, Exploiter, Capitaliser par Aimer, Jouir, Polliniser, Germer et ses dystopies par des écotopies qui cherchent à prendre part dans le réel.³ »

En 2023, Suzanne Husky quitte ce projet pour se consacrer à son travail sur les castors.



Le tapis *Occuper, Résister, Cultiver* a été dessiné pixel par pixel sur Photoshop avant d'être tissé dans l'atelier Made by Node : Fair Trade Rugs au Népal. Suzanne Husky a collaboré plusieurs fois avec cet atelier de commerce équitable qui reverse ses bénéfices à une école et un orphelinat.

Sur l'œuvre est représenté un tracteur en train de manifester avec **des slogans anti-capitalistes**. On ne sait pas si le motif a été inspiré d'une manifestation réelle ou si l'artiste a inventé la scène. Le slogan « Occuper, Résister, Cultiver » semble parodier une devise patriotique, dans la lignée du travail de l'artiste sur la critique des institutions. Dans le cadre de leurs recherches, Suzanne Husky et Stéphanie Sagot ont analysé des discours politiques à propos de l'agriculture de la Révolution Française à aujourd'hui. Les questions de vocabulaire et de lexique les intéressent énormément.

Occuper, Résister, Cultiver, 2021, 104,5 x 81,5 cm, acquisition 2022, crédit photo : Hélène Mauri, © Suzanne Husky

Le choix du médium textile pour représenter une lutte sociale peut paraître surprenant car le tapis renvoie à un art décoratif. Toutefois, la tapisserie était utilisée pour raconter de grands récits guerriers au Moyen-Age comme par exemple, dans la tapisserie de Bayeux. Ces œuvres étaient surtout commanditées par des seigneurs et Suzanne Husky **réinterprète cette technique avec des représentations de luttes contemporaines et populaires**. A l'époque, un artiste dessinait le carton et un lissier s'occupait ensuite de la réalisation technique. Le travail de la tapisserie est donc toujours collaboratif comme le pratique encore aujourd'hui Suzanne Husky.

Suzanne Husky a beaucoup représenté **les mouvements sociaux**, notamment les luttes contre les violences policières et les ZAD (Zone à défendre). Dans la série de céramiques *Faïences ACAB*, elle représente des conflits entre des représentants des forces de l'ordre et des militant.e.s écologistes. Cette série est inspirée des céramiques antiques grecques à figures guerrières. Sur le vase *ZAD Urrugne*, les scènes représentées sont inspirées de manifestations d'agriculteur.ice.s opposé.e.s au tracé du TGV à Urrugne dans le pays basque français.

³ Site du Ministère : <https://www.nouveauministeredelagriculture.com/cer-de-la-regeneration>



ZAD Urrugne de la série *ACAB Faïence*, 2015, terre locale du village de Roussillon, émaux divers, 37,5 cmx 23,5 cm, FRAC Nouvelle-Aquitaine Méca, © Suzanne Husky

Comme dans le tapis, il y a un **contraste entre le style de dessin naïf avec des motifs floraux et le sujet des œuvres**. Suzanne Husky joue de l'effet de surprise entre la forme et le fond pour renforcer l'impact de ses œuvres.

Pour en savoir plus

Le site de l'artiste : <https://www.suzannehusky.com/>

Un dossier du Musée de Cluny sur la tapisserie : <https://www.musee-moyenage.fr/media/documents-pdf/dossiers-enseignants/dossier-enseignants-musee-de-cluny-tapisserie-2012.pdf>

Le projet récent de l'artiste autour du castor : <https://www.drawinglabparis.com/expositions/le-temps-profond-des-rivieres/>

Neïla Czermack Icti

Neïla Czermack Icti est une peintre et dessinatrice née en 1996 à Bondy (93) et diplômée des Beaux-Arts de Marseille. Dans ses œuvres, elle représente souvent **des souvenirs avec ses amis et sa famille mélangés à un univers fantastique inspiré de la science-fiction et des mangas**.

L'œuvre du Fonds d'art contemporain *Les anges de Porte Dorée* (2021) est, en ce sens, inspirée **d'un souvenir de l'artiste** à la foire du Trône de la Porté Dorée dans le 12^e arrondissement. Cet événement annuel rassemble des manèges et autres stands de fête foraine. L'artiste avait pour habitude d'y aller adolescente et sa pratique artiste d'une envie de préserver des traces de ses souvenirs :

« J'étais cette enfant bizarre qui prenait des photos de tout le monde, qui enregistrait les conversations, qui gardait les petits bouts de papiers avec des écritures, qui retenait les détails, ne jetait jamais rien et posait trop de questions. J'ai toujours voulu tout garder et tout archiver. ⁴»



Les anges de Porte Dorée, 2021, acrylique sur drap de coton, 170 x 170 cm, crédit photo : Hélène Mauri, © Neïla Czermak Icti

⁴ *Repos à nos magiques*, édition P., 2021



L'œuvre a été réalisée sur un drap en coton et se fixe uniquement par le haut. La toile bouge légèrement selon les courants d'air ce qui lui donne un aspect vivant. Pratiquant le dessin et la peinture, Neïla Czermack Icti s'intéresse de plus en plus aux décors de spectacle vivant et aux marionnettes pour activer ses créations.

Vue de l'exposition *Après l'ellipse* aux Magasins Généraux (2023) avec une œuvre suspendue de Neïla Czermack Icti

Plusieurs références à la pop culture se mélangent dans l'œuvre : un enfant porte un masque des films d'horreur *Scream*, sur les T-shirts du duo central se trouvent les personnages de dessins animés américains *Casper le petit fantôme* et *Grosminet*. A gauche, un portrait de la créature de *Frankenstein* et l'inscription « Monstres » semble indiquer un train fantôme ou une maison des horreurs, attraction classique des fêtes foraines. Neïla Czermack Icti est familière de tous ces univers.

En plus de ces monstres de fiction, une créature surnaturelle imaginée par l'artiste apparaît au milieu de la scène: un ange aux yeux laser. L'artiste aime **bouleverser des moments du quotidien par l'apparition de surnaturel**. Dans cette toile, elle joue de notre perception entre reproduction réaliste de monstres sur des supports (panneau, masque, t-shirt) et monstres personnages du tableau.

Au fur et à mesure de son travail, elle développe toute une réflexion **sur la figure du monstre et de l'alien** :

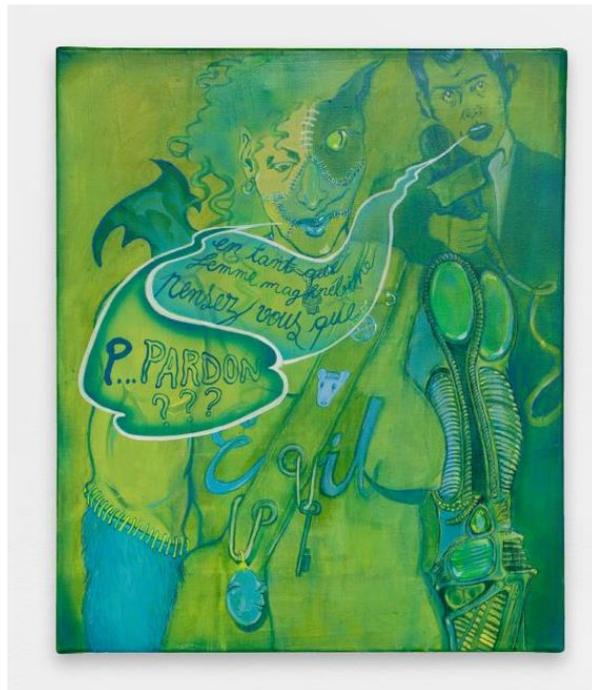
« L'horreur comme la science-fiction sont des genres qui tournent autour de questions hyper politiques : qui fait peur, qui est un monstre, pourquoi, qu'est-ce qui fait mal ? (...) L'alien est généralement une créature anthropomorphe qui ressemble en tout point à un humain : il a deux yeux, deux narines, une bouche, des mains, des pieds et ses intentions, c'est coloniser et attaquer. Ce que j'aime chez les extraterrestres, c'est qu'on n'arrive pas à les définir ni à les attraper.⁵ »

L'artiste a notamment écrit un texte en hommage à Bolaji Badejo, l'acteur qui a interprété la créature dans le film *Alien* de Ridley Scott. L'acteur noir a subi du racisme sur le tournage puis est complètement tombé dans l'oubli. La figure du « monstre » **permet de parler de l'autre, celui qu'on ne considère pas comme nous, et des mécaniques d'oppression**. Au lieu de rejeter cette figure, l'artiste se l'approprie et représente des monstres libres d'être qui ils sont.

⁵ Interview par Dario Nadal pour le Bondy Blog, 2024 : <https://www.bondyblog.fr/culture/de-bondy-a-linstitut-du-monde-arabe-litinaire-de-neila-czermak-ichti/>

Dans l'œuvre *Interviewed Monster wearing some fancy Japanese brand*, l'artiste se représente en cyborg pour se défendre d'une question d'un journaliste sur ses origines :

« C'est pour ça que la personne représentée a un bras de terminator, un pectoral, un œil de chat. Visiblement cette personne est difficile à définir et ça n'empêche pas le journaliste de la ranger dans le genre « femme maghrébine ». Tu ne peux jamais juste être toi, tu dois être « toi plus un tas de choses » que tu n'as pas demandé. (...) C'est ça que j'aime chez l'alien aussi : tu ne peux pas le ranger quelque part et donc prévenir ses faits et gestes. Définir c'est garder un contrôle sur les gens et se rassurer. ⁶»



Interviewed Monster wearing some fancy Japanese brand, 2023 acrylique sur toile, 55 x 46 cm

Pour en savoir plus

La page de l'artiste sur le site de la galerie Anne Barrault :

<https://galerieannebarrault.com/artiste/neila-czermak-ichti/>

Interview par Dario Nadal pour le Bondy Blog, 2024 : <https://www.bondyblog.fr/culture/de-bondy-a-linstitut-du-monde-arabe-litinaire-de-neila-czermak-ichti/>

⁶ Ibid